

## UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE.

### VI

(Suite)

—Vous voulez donc rester en prison tous les deux et laisser votre pauvre femme, votre mère, sans appui et sans consolation ? dit Cécile. Ah ! ayez pitié d'elle. Celui de vous qui s'avoue innocent sera libre sur le champ.

—Et l'autre ? demanda le fermier.

—L'autre comparaitra devant le banc des échevins, mais il sera acquitté.

—L'autre, c'est moi ! s'écria Urbain.

—Non, moi seul j'ai frappé pour ma défense, riposta le père. Laissez-moi répondre de mon fait devant le tribunal.

—Jamais, père ! je n'étouffe pas la voix de ma conscience.

La fermière et Cécile pleuraient et se tordaient les mains en regardant les prisonniers avec une stupeur mêlée d'angoisse. Lequel des deux avait porté le coup ? Elles ne pouvaient le savoir.

Après un moment de silence, Cécile reprit courage et fit de nouveaux efforts pour obtenir un aveu sincère ; la mère se joignit à elle, mais tout fut inutile. Elles se traînèrent à genoux et arrosèrent le parquet de leurs larmes. Rien ne put ébranler le père ni le fils. Ils maintinrent leurs affirmations avec une fermeté froide, jusqu'à ce que le geôlier vint les avertir que la demi-heure était passée.

Le moment de la séparation brisa le courage du père et du fils. Les pleurs jaillirent de leurs yeux, et ils tâchèrent de consoler un peu les deux femmes ; mais ils repoussèrent de la main leurs dernières supplications.

—Descendez, dit le geôlier aux deux infortunées. Le garde vous ouvrira la porte.

Arrivées dans la cour, elles se disposaient à quitter le château sans revoir le baron. Mais elles le trouvèrent hors de la porte, causant avec le drossart.

—Et bien, demanda-t-il, lequel des deux est le coupable ?

—Ah ! nous ne le savons pas, M. le baron ! soupira Cécile.

—Ils restent obstinés ?

La jeune fille fit tristement un signe affirmatif.

—Ah ! c'est trop fort ! murmura le baron courroucé. S'ils sont jugés avec sévérité, qu'ils ne l'attribuent qu'à eux-mêmes. Ils se moquent de la justice !

La femme Couterman et Cécile, au comble de

la tristesse et de l'inquiétude, s'éloignèrent en sanglotant.

### VII

On était au vendredi. De bon matin il y avait déjà beaucoup de monde devant la maison communale de D'worp ; car le banc des échevins devait prononcer son arrêt dans l'affaire des deux Couterman, accusés de meurtre volontaire sur la personne de Marc Cops.

De toutes parts, sur les chemins qui descendaient des hauteurs où venaient de la vallée, on voyait accourir une foule curieuse ; car malgré le peu de temps qui s'était écoulé depuis l'événement, l'affaire, vu ses étranges circonstances, avait fait beaucoup de bruit dans les villages d'alentour. Chacun se demandait comment le banc des échevins de D'worp se tirerait de là. Il ne paraissait pas admissible qu'ils condamnassent sciemment un innocent ; mais alors comment atteindre le coupable ? Et le bruit courait qu'une condamnation capitale serait prononcée. Contre qui ? Contre le père ou contre le fils ? ou contre tous les deux ?

Il n'était donc pas étonnant que dans les différents groupes de curieux on discutât sur l'issue probable du procès ; ici, avec calme, là, avec passion ; plus loin, avec des remarques plaisantes sur l'embarras des échevins.

Les amis des Couterman, et ils étaient nombreux—se reconnaissaient à leur réserve. Ils semblaient tristes et consternés.

Karl, le fils du sacristain, et sa sœur Lisbeth se tenaient à quelques pas de l'auberge du *Chasseur*. Ils causaient à voix basse et plaignaient le sort des Couterman qui estimés et aimés jusqu'alors, comme les plus braves gens de D'worp, allaient être probablement condamnés comme de vils meurtriers.

La boutiquière de D'worp s'approcha du jeune homme et lui dit en soupirant :

—Terrible affaire, n'est-ce pas Karl ? la position des Couterman est mauvaise ?

—Mauvaise, très-mauvaise, mère. Geerts, répondit-il. J'en suis tout découragé.

—Croyez-vous qu'ils seront condamnés ?

—J'en suis presque certain.

—A la potence ?

—Qui peut le savoir, la mère ? Je le crains.

—Mais il y a des amis des Couterman parmi les échevins ?

—Ils sont devenus leurs ennemis. Comment les hommes peuvent-ils changer ainsi ? Au commencement j'ai trouvé le drossart et les échevins disposés à admettre que les Couterman étaient en état de légitime défense. Maintenant personne ne veut entendre une pa-